

ROUGE

et NOIR

journal d'information de la maison de la culture de grenoble

N° 68

MENSUEL

JUILLET 1975

PRIX : 0,80 F

La Comédie des Alpes quitte la scène

Sans la Comédie des Alpes, qui disparaît aujourd'hui après quinze ans d'activités, non seulement la Maison de la Culture, mais Grenoble même ne seraient pas ce qu'elles sont aujourd'hui ; la Maison de la Culture de Grenoble peut-être ne serait pas du tout.

Au lendemain de la Libération, Grenoble fut le siège d'un bouillonnement culturel. Peuple et Culture descendu des maquis du Vercors y installe son siège national ; un Centre de Culture Ouvrière, un Cercle Inter Facultés, une première Maison de la Culture (1, rue du Général-Marchand) y offrent un éventail d'activités. Appuyé par Jeanne Laurent, Jean Dasté y tente la première expérience de décentralisation théâtrale.

Le faible soutien qu'il reçoit de la municipalité, de la presse locale, de la population, l'engage à accepter l'appel de Saint-Etienne qui lui offre les moyens de travailler ; Peuple et Culture remonte à Paris, le Cercle Inter Facultés s'intègre sagement dans l'Association Générale des Etudiants, la Maison de la Culture meurt du schisme titiste et de la rupture en France entre catholiques et communistes.

L'AVENTURE DE 1960

Une poignée de militants d'éducation populaire et d'amis des arts ont gardé, dans une Grenoble, en plein essor démographique et économique, la nostalgie des espérances, des illusions et des promesses de la période de la Libération. Sous l'impulsion de Luigi Ciccione, ils saisissent l'occasion de l'éreintement par le critique local, d'un spectacle de Dasté (« La Queue du Diable », d'Yves Jamiaque) pour lancer, non sans quelque provocation, l'Action Culturelle par le Théâtre et les Arts (Acta, 1958). ACTA bientôt rivalise par son dynamisme avec le Ciné-Club de Grenoble (alors le premier de France), devient une manière de syndicat de spectateurs, réussit à influencer la programmation du Théâtre Municipal. En 1960, ACTA encourage et facilite l'installation à Grenoble de la Comédie des Alpes. René Lesage, artisan chevronné de la décentralisation théâtrale, comédien, metteur en scène, animateur, Bernard Floriet, scénographe inventif, quinze ans après Dasté acceptent en 1960 de tenter à nouveau l'aventure d'une troupe permanente de comédiens à Grenoble.

Installés dans l'amphithéâtre du Lycée (rue Raoul-Blanchard), ils vont créer trois ou quatre spectacles chaque année, les présenter dix, quinze, vingt jours de suite, les promener dans le département, la région, la France, l'Amérique, l'Afrique. Dans une ville où depuis des dizaines d'années la fréquentation des spectacles dramatiques assurait de 300 spectateurs (premier spectacle de Marcel Marceau au théâtre municipal) à 1 500 (pour les rares pièces programmées deux soirs de suite, par Karsenty et Dasté en tournées) leur travail généreux, persévérant et probe va rassembler quatre, six, huit, dix et douze mille spectateurs (à 300 par soirée dans leur petite salle) pour une même œuvre.

UN FAIT MAJEUR DE L'HISTOIRE CULTURELLE DE GRENOBLE

Cette conquête d'un public neuf à l'art dramatique est un fait majeur de l'histoire culturelle et politique de Grenoble. Le caractère inconfortable mais intime de l'amphithéâtre commande un style de jeu et de mise en scène, une qualité de communication avec le public qui répondent aux nouvelles habitudes que le cinéma, la radio, la télé naissante donnent aux spectateurs. Le travail de décentralisation et d'animation facilite l'accès des œuvres et l'intelligence du métier d'acteur et des règles du jeu dramatique. Une programmation qui explore toutes les ressources du patrimoine, tragédie et comédie, drame et farce, l'ancien et le classique, le moderne et le contemporain, qui cherche aussi des créations et mobilise des artistes locaux pour les décors, les costumes, la musique de scène, éveille et mobilise dans la population de nouvelles couches et de nouvelles générations.

La Comédie vit pauvrement, elle en souffre parfois. Ses animateurs ne sont pas les seuls à Grenoble à s'intéresser, vers les années 63-64, aux Maisons de la Culture conçues par Malraux, mises au point par Biasini. Les syndicats, la Jeune Chambre Economique s'intéressent aussi ou s'interrogent sur les possibilités de cette formule nouvelle. La Comédie des Alpes y voit le moyen privilégié de donner à son entreprise, toujours précaire en dépit même ou à cause de son succès croissant, l'assiette, les moyens d'un meilleur travail.

Elle conspire à faire inviter Biasini par le Préfet (novembre 1964), à organiser avec des militants d'associations culturelles et d'éducation populaire, contre les réticences de la municipalité en place de 1959 à 1965, le rassemblement qui s'opère autour de l'Association pour une Maison de la Culture à Grenoble. Fondée en décembre 1964 par moins de quarante personnes (dont le fondateur du syndicat des usagers des eaux, un certain Dubeudout), elle rassemble en février 65, à la veille des élections municipales, 1500 adhérents ; elle bénéficie de l'appui des syndicats, des Unions de quartiers, et d'une quarantaine d'associations. Les trois têtes de liste promettent à ce rassemblement d'électeurs, si leur liste est élue, une Maison de la Culture. La Municipalité Dubeudout tiendra la promesse et la Maison de la Culture ouvrira pour les Jeux Olympiques le 3 février 1968.



Photo Marie-José Diaz

Nos photos :

En haut :

Le premier spectacle de la Comédie des Alpes à la Maison de la Culture : « 6.810.000 litres d'eau par seconde », de Michel Butor (février 1968).

Ci-dessous :

Le dernier spectacle de la Comédie des Alpes : « En attendant Godot », de Samuel Beckett (mars 1975).

Photo Jo Génovèse



ARTISAN DU CHANGEMENT

Ainsi un militantisme culturel, où se mêlent et parfois s'affrontent des courants très divers, a joué un rôle, qu'il serait naïf de croire décisif, erroné de croire nul, dans la vie politique de la ville, après avoir contribué à modifier le climat de sa vie non seulement culturelle, mais sociale et civique. La Comédie des Alpes a été l'artisan majeur de ce changement. Bien des habitants de l'agglomération, du département, lui auront dû leurs premières émotions de théâtre et leur accès à un autre style de vie, de rêve et d'action. Quelle qu'ait été autour des Comédiens de Grenoble la part de militants, d'édiles, d'animateurs, dans le relatif succès de la Maison de la Culture à Grenoble, ce sont René Lesage, Bernard Floriet et leurs camarades qui ont semé, labouré, et jeté les premières moissons.

Ont-ils trouvé dans l'instrument plus puissant qu'ils avaient désiré tout ce qu'ils en avaient espéré ? Les moyens étaient bien accrus ; mais les contraintes et les coûts aussi. Les salles étaient plus grandes, mais leur équipement plus coûteux ; l'intimité, la communication y furent parfois plus difficiles. Les nécessités ou les facilités d'une équipe technique plus solide (machinistes, électriciens, costumiers) allaient prendre le pas sur la cohésion et la stabilité d'une compagnie de comédiens. A mesure que la troupe changeait de visage (et de visages), de jeunes troupes naissaient à Grenoble, avec des partis plus tranchés ; la formule de codirection sur le long terme révélait ses pièges. La Comédie des Alpes a trouvé à la Maison de la Culture quelques-uns de ses plus grands succès, mais elle y a vieilli plus vite. Sa fin même demeure ambiguë ; elle a suscité en son sein et au-dehors des interprétations et des sentiments divers, dont ni le regret ni l'amertume ne sont absents. Retraite voulue, lassitude, désaffection d'une partie du public, manque de fermeté (ou fermeté mal dirigée) dans l'attitude des pouvoirs au plan national ou local, dissensions internes ?... Je suis incapable de mener à bien une analyse pleinement satisfaisante et au fond elle importe moins sans doute que de reconnaître (le mot reconnaissance implique jugement lucide et émotion de gratitude et d'admiration) qu'aucune autre équipe artistique, dans la Grenoble du XX^e siècle, n'aura œuvré, dans la patience, le courage et la modestie, avec autant de continuité et avec autant de rayonnement que la Comédie des Alpes.

A l'heure où elle meurt, nos remerciements pour l'action qu'ils ont menée ensemble, nos vœux pour celles qu'ils mèneront demain, et sur d'autres théâtres, séparément, vont à René Lesage et à Bernard Floriet.

Michel PHILIBERT.

Une année de travail à l'association de gestion de la Maison de la Culture

Comme toutes les Maisons de la Culture, celle de Grenoble est placée sous la responsabilité d'une association (loi de 1901). Il nous paraît utile de rappeler ici la nature de son fonctionnement, ainsi que celle de ses activités au cours de la saison écoulée.

Cent-quatre-vingts membres (fondateurs ou cooptés) la composent et élisent son Conseil d'Administration, où figurent, parmi les vingt-six membres de droit (Etat, Conseil général, Municipalité) et deux représentants des adhérents. Le rôle de ce conseil, qui se réunit chaque mois pour de longues séances de travail, consiste essentiellement – en liaison directe avec la Direction et l'équipe d'animation – à discuter de la programmation, du budget, ainsi que des activités en cours ou projetées et de l'action menée par la Maison dans l'agglomération et le département.

Durant la saison qui s'achève, le Conseil a connu à la fois inquiétudes et espoirs. Le contexte économique de ces derniers mois, les problèmes de budget, ont tenu une grande place dans ses préoccupations – les conseillers ayant pour souci majeur de veiller tant aux intérêts du personnel qu'à la pleine possibilité d'action de l'institution.

Les déclarations du Secrétariat d'Etat à la Culture sur la place future faite aux Maisons de la Culture ont laissé planer bien des incertitudes : ces questions ont été évoquées lors de deux rencontres récentes au Secrétariat d'Etat.

A l'occasion de la succession de René Lesage et Bernard Floriet à la tête du Centre dramatique, le Conseil d'Administration a voulu rappeler qu'il est essentiel pour la Maison qu'existe dans ses murs un centre de création (lequel a été confié, comme chacun le sait maintenant, à Gabriel Monnet et au Théâtre partisan).

Les conseillers ont par ailleurs le souci de veiller au maintien et au développement des secteurs prioritaires d'action de la Maison (enfance et entreprises). Il a montré sa volonté d'établir un dialogue avec les élus des diverses collectivités de l'agglomération qui soutiennent son travail, et il a le projet d'entrer en



La journée de travail du Comité de patronage à Lumbin, le 24 mai dernier.

rapport avec d'autres localités dans la même perspective. Ainsi cela s'est-il produit, par exemple, lors du spectacle « Quelle heure peut-il être à Valparaiso ? », présenté en collaboration avec la ville de Saint-Martin-d'Hères. Sur le plan d'une concertation plus précise menée par le Bureau des entrevues ont également eu lieu avec les instances d'autres associations, notamment « Travail et Culture » et le Centre musical et lyrique.

Il va de soi que, dans ces différents dialogues, les relais des collectivités sont des interlocuteurs privilégiés, à la fois pour formuler critiques et demandes, et pour imaginer de nouvelles propositions. Ce rôle dynamique s'est manifesté lors de la journée de travail organisée à Lumbin avec le Comité de patronage. Nombreux sont ceux de ses membres qui ont pu ainsi participer de très près, avec les divers responsables de la Maison et une partie du Conseil d'Administration à l'étude des grands axes de la saison à venir.

La profusion d'idées nées d'une telle rencontre nous incite, malgré les difficultés évoquées plus haut, et sans que nous relâchions notre vigilance, à regarder avec confiance l'avenir de la Maison de la Culture de Grenoble.

Alain NEMOZ,
Président de l'Association de gestion
de la Maison de la Culture de Grenoble.

A Grenoble et dans le département "La malle à malices" : spectacle et initiation



Jacky Beffroi et Leïla Chalane.

Photos Jo Génovèse

Un clown : Zoé ; son compère : Jacky le magicien ; le portrait d'un « pépé » moustachu, parlant et clignant de l'œil ; une grande malle remplie de trésors insolites (trompette, perroquet, violon, foulards de toutes couleurs, anneaux, s'em mêlant et se démêlant, cigarettes magiques, lapin blanc vivant...).

Voici le spectacle « La malle à malices » qui, durant trois semaines, a sillonné le département pour le plus grand plaisir de 4 000 enfants. Beaucoup d'entre eux se demandent encore comment Jacky pouvait bien transformer le foulard rouge en foulard vert, faire tomber du plafond des cigarettes, démêler les anneaux ou vider son pot de lait sans en voir couler une seule goutte ! Au total : 25 séances en décentralisation - 15 localités hors de Grenoble (Charvieu, Voreppe, Tullins, Roybon, Saint-Etienne-de-Crossey, Voiron, La Côte-Saint-André, Pont-de-Beauvoisin, Méaudre, Seyssinet, Saint-Martin-d'Hères, Les Abrets, Fontanil, Claix, Sassenage) - 700 km parcourus.

Parallèlement, « Univers Enfants » animait deux stages de marionnettes à la Maison de la Culture : l'un étalé en 7 soirées, l'autre prévu sur un week-end (25 participants) ; ces stages, plus destinés à la manipulation qu'à la fabrication, ont permis à chaque groupe (4 au total) de réaliser un « mini-spectacle », en se confrontant aux problèmes de langage, de mise en scène, de technique et de création collective : bonne initiation pour les éducateurs, animateurs et instituteurs qui ne manqueront sûrement pas d'en faire bénéficier leurs groupes d'enfants.

ENSEIGNEMENT COMMERCIAL, ÉCONOMIQUE ET SECONDAIRE

Cours MINO-BARALE

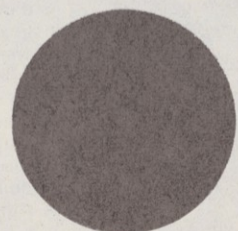
C. A. P.
B. E. P.
Toutes options
BAC
de technicien
G¹-G³
B. E. P. C.

B. T. S. de direction bilingue - Régime Etudiant
Comptabilité - Sténotypie - Langues

122, C¹5 Jean-Jaurès (Angle G¹5 Boulevards)
(38.000) GRENOBLE TÉL. 96.68.50

GRENOBLE-PHOTO

35, AVENUE ALSACE-LORRAINE
38000 GRENOBLE - tél. (76) 44.39.59



dans le
centre ville
des prix...
des prix...
mais
chez un
spécialiste

camara

La vue est un bien précieux... Conservez-la, protégez-la...

Les Centres d'Optique Mutualistes

- GRENOBLE : 24-26, avenue Albert-I^{er}-de-Belgique Tél. 87-81-49
- ROUSSILLON : 39, rue Gabriel-Péri (sous les Platanes) - Tél. 16-74 86-31-21

Sont des Œuvres Sociales de l'Union des Mutuelles des Travailleurs de la Région Rhône-Alpes.

Vous y trouverez à des prix Mutualistes :

Un grand choix de VERRES, MONTURES, LUNETTES SOLAIRES de grande qualité à tous les goûts.

Des Opticiens Diplômés
à votre service.

Où que vous soyez : le déplacement en vaut la peine

A la rentrée : un spectacle de Théâtre Musical tiré du Roman de Renart

Qui parle du « Roman de Renart » ?

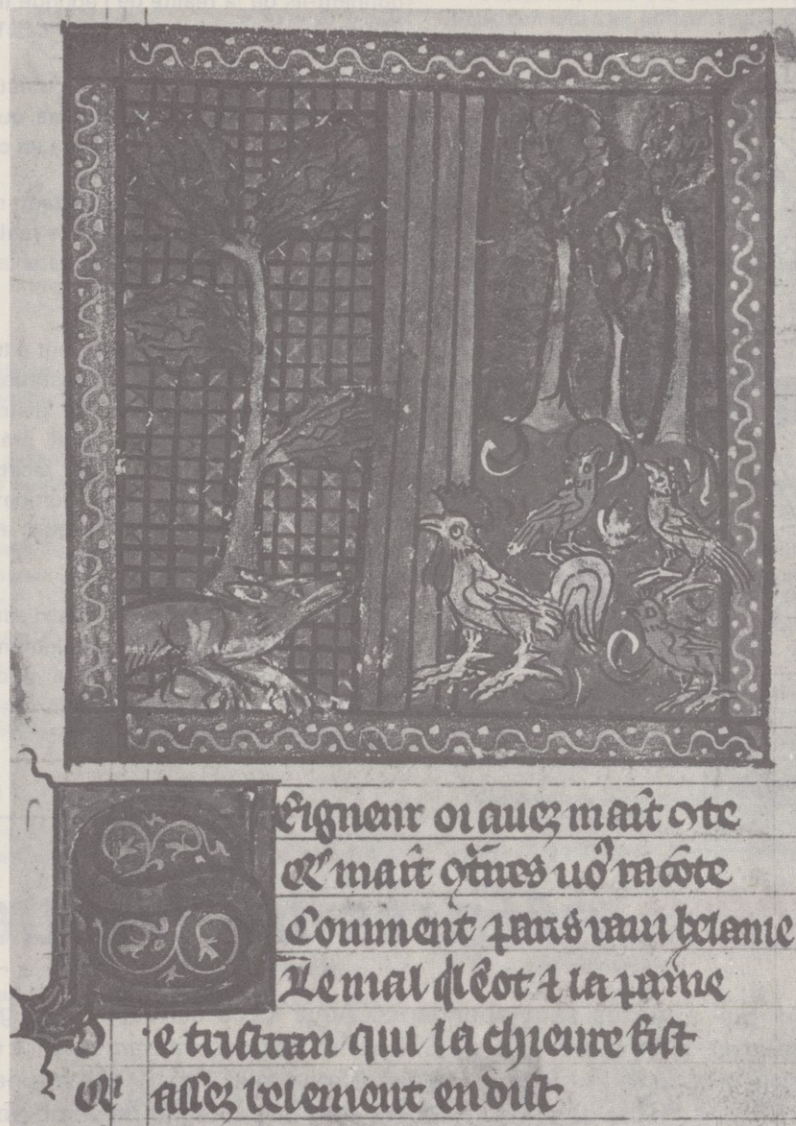
Les enfants des écoles et des collèges, qui en ont lu des adaptations animalières ? Les étudiants en lettres ? Les jeunes parents, lecteurs des albums de leurs premiers enfants ?

Aujourd'hui, une certaine jeunesse. Mais jamais un roman du Moyen Age n'a été si populaire en France, si permanent dans toute l'Europe. S'agit-il d'une satire acide de la civilisation féodale ? Mais personne ne doute que certaines féodalités vivent encore, sous d'autres formes économiques ; divers essais récents qui ont porté au théâtre le Roman de Renart, à Lyon, Limoges ou Paris, le prouvent : le public de la satire sociale rouvre les yeux.

C'est ainsi que vient de naître une œuvre originale. Fouillant depuis plusieurs mois une quinzaine d'éditions et d'adaptations du « Roman de Renart », du XII^e au XX^e siècle, du vieux-français au *Reineke Fuchs* de Goethe, deux auteurs, un compositeur et un metteur en scène (1) préparent un spectacle musical qui fera l'ouverture de la Maison de la Culture à la rentrée d'octobre.

Des spécialistes célèbres, présents et passés, du Moyen Age, de sa religion et de ses mouvements populaires ont été mis à contribution ; et si la restitution d'une langue « verte » et drue, camouflée par deux cents ans de manuels scolaires s'est imposée, elle a été conduite en tenant compte que des jeunes de 12 à 15 ans seraient conviés à ce spectacle offert, par ailleurs, au plus large public.

Près de Renart le Goupil, d'Ysengrin le Loup, du taureau Bruyant, on verra aussi Musart, chameau et légat du pape, Noble le lion et sa femme Fièvre, tous seigneurs et princes du temps : les deux derniers mas-



Renart et Chantecler
Miniature du XIV^e siècle, Paris, Bibliothèque Nationale Photo B.N.

quant Louis VII et Aliénor d'Aquitaine ; il ne sera peut-être pas besoin de perspicacité particulière pour y retrouver les ancêtres des seigneurs de notre temps. Mais avec les conteurs-jongleurs, les paysans, les journaliers, les artisans du XII^e siècle, la grande forêt, matrice du peuple de France, est là.

Musique et chants seront entièrement nouveaux. Le compositeur Jean-Marie Morel, le metteur en scène Louis Beyler et les auteurs Yves Champelovier et Bernard Vachon, par leur collaboration étroite, ont gratté sous les sédiments des siècles et bâti une comédie dramatique où l'esprit de l'histoire ne manque pas de souffler. Invention et respect des réalités dépeintes dans notre premier « roman » populaire, s'emploient à le montrer. En 1975, on s'apercevra que la prophétie des clercs et troubadours de France, en 1175, s'est vérifiée. Renart n'est pas mort, Renart n'a pas pu être tué. Est-ce un bien, est-ce un mal ? La pièce propose une interprétation qui est aussi une redécouverte du vrai Renart, du vieux Renart qui a bien plus de huit cents ans et qui à travers Esope nous vient peut-être des mythes orientaux.

Bernard VACHON.

(1) Respectivement Yves Champelovier, animateur des « Livres vivants » tirés de Rabelais, Steinbeck, Schwartzbart, etc. ; Bernard Vachon, poète (12 poètes d'Aujourd'hui, ARPO12), tous deux professeurs de lettres, Jean-Marie Morel, compositeur et animateur musical à la Maison de la Culture, et Louis Beyler, professeur d'art dramatique au Conservatoire et responsable du Festival de Vizille. A l'équipe initiale s'est depuis jointe la décoratrice Annie Tamisier.

Qu'est-ce que le Théâtre Musical ?

Qui parle de théâtre musical doit préciser l'objet de son propos. L'expression peut en effet signifier des réalités bien différentes, qui ne sont d'ailleurs pas sans point commun. Les passer en revue permettra de cerner d'abord en négatif les traits du Théâtre Musical de sorte qu'en montrant ce qu'il n'est pas, il nous sera peut-être plus facile de faire saisir ce qu'il est.

Images en négatif

Théâtre musical, cela ne veut pas dire seulement : Théâtre plus Musique. Celle-ci est souvent sollicitée par le théâtre dramatique en qualité soit de décor sonore, soit de commentaire, soit même de mise en condition. Quel que soit le résultat - parfois excellent - de l'introduction dans le spectacle d'une musique - fût-elle géniale - celle-ci n'en reste pas moins la plupart du temps esclave du jeu théâtral : qu'on la découpe sans vergogne, qu'on ne la diffuse qu'en sourdine afin de ne pas gêner les comédiens, ou encore qu'on l'injecte en doses tonitruantes destinées à meubler les temps morts des « changements »... tous ces mauvais traitements sont bien la preuve de sa subordination.

Le théâtre musical au sens auquel nous l'entendons n'est pas davantage ce que l'on désignait par le même terme il y a une dizaine d'années dans les cercles d'avant-garde, à savoir l'introduction d'éléments théâtraux dans le concert. Le concert, par ses rites, par le vécu de l'interprétation, a toujours eu un aspect spectaculaire que certains compositeurs ont cherché à développer en notant dans leurs partitions certaines indications prescrivant aux exécutants différentes sortes de gestes, d'actions, souvent orientées vers la dérision.

C'est ainsi qu'on eut la surprise de voir de dignes cantatrices se gargariser avec un verre d'eau ou se donner le fouet, des instrumentistes déchirer leur partition ou battre leur instrument, etc. En dépit de quelques réussites à porter au crédit de l'insolite et de l'humour, et imputables à des compositeurs tels que Cage, Kagel ou Bussotti, que d'ennuyeuses démonstrations dues à une absence de motivation véritable, nous rappelant au besoin que sur ce terrain, les clowns musicaux font depuis toujours beaucoup mieux.

Enfin, le Théâtre Musical n'est pas non plus assimilable à l'Opéra, même si à certains égards, il tente d'en recueillir une partie de l'héritage. Les antécédents classiques du Théâtre Musical sont davantage à rechercher du côté des collaborations Brecht-Weill, Ramuz-Stravinsky, Claudel-Honegger que du côté de l'opéra traditionnel, lequel permettra pourtant de préciser l'objet de notre recherche, plus par opposition que par comparaison.

Portrait-robot

Au stade actuel de ce portrait-robot, on pourrait écrire : le Théâtre Musical n'est ni la musique de scène, ni le gag ou concert, ni l'opéra, ni la comédie musicale, bien qu'il puisse emprunter occasionnellement à chacun de ces genres... La silhouette obtenue, encore bien vague, pourrait alors se compléter de détails plus précis de la fiche signalétique de notre modèle recueillis lors de ses récentes apparitions : mélange des rôles parlés et chantés, intervention des différents styles de chants, lyrique et autres, musiciens en petit nombre et jouant « à vue », parfois costumés et prenant part au jeu scénique. L'esprit de la démarche se résume bien comme suit : mettre la musique en situation théâtrale, de telle sorte que théâtre et musique, loin de se concurrencer ou de s'étouffer mutuellement tendent à se compléter dans l'action dramatique en une synthèse nouvelle. Ni style, ni genre nouveau, le Théâtre Musical est un terrain de recherche dont l'une des constantes essentielles me paraît la mise en cause des hiérarchies de l'opéra classique.

La crise de l'Opéra

C'est donc sur l'opéra qu'il nous faut revenir, et plus précisément sur la crise de l'Opéra. Crise de la composition : depuis *Wozzeck* (1925) considéré peut-être à tort comme le dernier chef-d'œuvre du genre, de nombreux compositeurs ont certes écrit, écrivent encore des opéras de structure traditionnelle. Rien à voir pourtant avec l'extraordinaire floraison des XVIII^e et XIX^e siècles : où sont les Mozart, les Rossini, les Verdi ou les Wagner de notre époque ? On peut d'ailleurs remarquer chez certains compositeurs lyriques actuels (Henze, Nono, Britten même) une évolution qui les amène en fait à rejoindre

le Théâtre Musical. Cette crise de la composition n'est probablement pas sans rapport avec les difficultés de la réalisation : faire représenter un ouvrage nouveau qui ne serait pas l'objet d'une commande est devenu une chose presque impossible, tant les théâtres lyriques, même les plus prestigieux, ont déjà du mal à poursuivre leur tâche de conservation du patrimoine. Qu'un opéra coûte cher à monter, rien de plus normal si l'on songe au nombre de personnes que cela fait travailler ; ce qui est plus discutable, c'est lorsqu'il s'agit de payer à quelques super-vedettes des cachets de 1 à 3 millions d'anciens francs la soirée : un théâtre devient vite alors un gouffre financier, d'autant que ces institutions sont souvent minées de l'intérieur par le corporatisme. La Scala de Milan et le Metropolitan-Opera de New York sont, paraît-il, eux-mêmes en difficulté. Il est sûr qu'à côté de ces lieux voués au prestige, un travail moins tapageur, mais aussi efficace reste possible : nous l'avons prouvé plusieurs fois ici-même. Notons en passant que les metteurs en scène de ces réalisations non conformistes œuvraient pour la plupart dans un esprit proche du Théâtre Musical, leur but étant de redonner au théâtre tous ses droits dans le respect total de la partition.

La mise en cause des hiérarchies

Le Théâtre Musical ne se donne cependant pas pour but de résoudre les problèmes, économiques et autres, de l'opéra. Nous avons dit qu'il s'attaque aux hiérarchies propres au genre. Expliquons-nous plus clairement sur ce point : Au stade de l'élaboration, le compositeur d'opéra est roi. Qu'il choisisse un texte ou se fasse écrire un livret sur mesures, c'est en fin de compte sa partition qui est l'élément prédominant et fixe de toute réalisation présente et future, et duquel dépendra précisément la pyramide de l'exécution ; au bas de celle-ci figurant et choristes, sous-prolétaires de l'art lyrique ; au sommet, le maestro, quand il ne doit pas céder la place à la prima donna ou au ténor ! Quelque part à mi-hauteur : l'orchestre, machine aveugle et anonyme qui, du fond de sa fosse, fait avancer le lourd vaisseau musical, parfois dans l'indifférence la plus totale de ce qui se passe sur le plateau, tels les rameurs d'une galère privés du spectacle de la mer... Le compositeur d'aujourd'hui récuse cette hiérarchie : ne prétendant pas à la priorité exclusive de l'invention, mais n'abdiquant pas non plus sa responsabilité devant le metteur en scène, trop souvent nanti de nos jours de la qualification de créateur en chef, il travaille dès le début à compétence égale avec des partenaires : auteur du texte, metteur en scène, décorateur, chorégraphe, les tâches de chacun étant parfaitement définies. Le projet est ainsi porté par une équipe dès sa naissance, jusqu'à une réalisation qui, sans mettre tous les intervenants sur le même pied, dans la mesure où les emplois sont d'inégale importance, permet à chacun de se sentir réellement engagé et personnellement concerné.

Pour conclure

Certains lecteurs se demanderont peut-être d'où viennent ces observations, qui fait du Théâtre Musical, et où ça ? Pour nous en tenir à la France, citons Lyon, Angers, Colmar, Paris (quelques petits théâtres) et surtout le Festival d'Avignon qui, sous l'impulsion décisive de Guy Erismann est depuis plusieurs années l'un des principaux laboratoires du Théâtre Musical. Le nombre des expériences reste limité, plus souvent faute de moyens que d'idées, c'est pourquoi je formulerais en guise de conclusion une suggestion, parfaitement naïve et irréaliste en cette fameuse « conjoncture actuelle ». Il n'est pas interdit de rêver ! Sachant ce que coûte à la collectivité nationale, pour la satisfaction de quelques happy few, une institution comme l'Opéra de Paris (budget 1975 : 90 millions de nouveaux francs pour l'opéra et l'opéra-studio réunis - ce dernier ne percevant d'ailleurs que la portion congrue - c'est-à-dire, près de la moitié du budget consacré par l'Etat à la musique en France, budget cent fois plus élevé que celui consacré au lyrique par la ville de Grenoble !), suggérons donc à ceux qui détiennent les rênes du pouvoir, de réduire ne serait-ce que d'un ou deux pour cent le train et les frais de cette entreprise ultra-prestigieuse : la somme ainsi obtenue suffirait à créer dans la ville qui voudrait l'accueillir la cellule permanente de recherche et de réalisation du nouveau Théâtre Musical... Celui-ci doit pouvoir vivre et se développer ; les hommes existent : il suffit simplement de leur permettre de travailler.

J.M.M.

MENUISERIE
en tous genres

Bâtiments - Immeubles
Petites et grosses réparations

Maurice
Desmoulin

4, rue Danton
38000 GRENOBLE
Téléphone : 96-10-32

COURS PRIVE BARONNAT

5, avenue Félix-Viallet - 38000 GRENOBLE
Tél. : 44-93-67

CYCLE SUPERIEUR (régime étudiant)
● Brevets de technicien supérieur
● Chambres de Commerce Etrangères

SECOND CYCLE LONG
● Bac A
● Bac B

SECOND CYCLE ECONOMIQUE
● Bac G1
● Bac G2

PREMIER CYCLE
● BEPC - Classes de 3^{me} et 4^{me}



La célèbre partie de cartes de « Marius », vue par Dubout

Tout le monde ou presque, connaît et aime les films de Pagnol dont on dit qu'il faut les voir et les revoir. Comment s'explique ce succès inlassable ? Quelles images ces films donnent-ils de la réalité de l'époque (les années 30), qu'est-ce qu'on aime dans ces films ?

Après avoir été un homme de théâtre, Pagnol échafauda une théorie du cinéma qui fut vivement contestée, celle « du théâtre en conserve ».

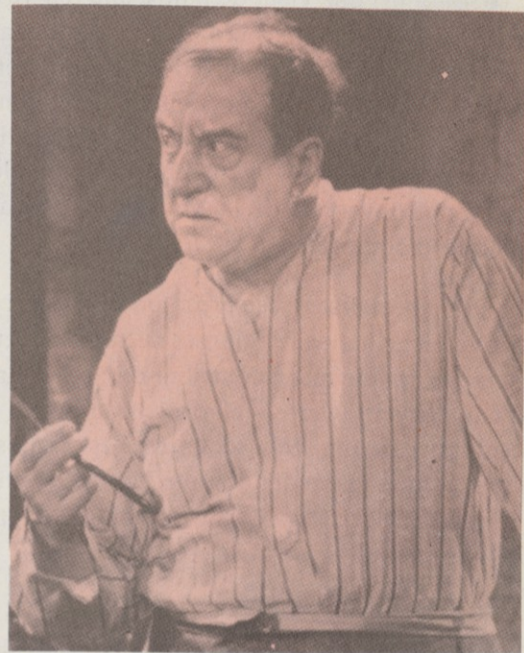
Devenu cinéaste, il sut pourtant mieux que beaucoup d'autres créer le genre réaliste populiste en puisant son inspiration dans la riche culture régionale.

Il fut un des premiers également à trouver son indépendance artistique en constituant sa propre société de production, de distribution et d'exploitation à Marseille où il présenta ses films. Mais si la formule a fait recette pour le plus grand profit de sociétés multinationales, il n'a pu l'appliquer que parce qu'il avait assez d'argent.

Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas tant l'homme d'affaire avisé, ni seulement l'artiste, mais bien plutôt l'homme qui déchiffrait la

réalité en la mettant en scène d'un certain point de vue. Ce cycle se justifie, en effet, en ce qu'il doit nous permettre d'analyser, au fond, le discours de Pagnol sur les gens qu'il représentait. Par exemple : si la critique sociale est assez précise dans Topaze, elle est faite en termes de morale et stigmatise un escroc bourgeois et un arriviste véreux. Sous entendu, ne voyez là aucune généralisation. Ce n'est pas la bourgeoisie en tant que classe qui est en scène mais un de ces hommes malhonnêtes qui la déshonorent et qu'elle doit châtier. Quant aux figures populaires, il faut étudier dans quelles contingences sociales elles agissent, sur quels motifs et comment ça se passe. Alors seulement on pourra voir dans l'œuvre de Pagnol ce qu'il y a de positif et ce qui l'est moins, et en tirer les enseignements pour un cinéma régional à venir.

A.T.



Raimu dans « La femme du boulanger »

(Photo tirée du film)

Programme

(sous réserve de confirmation)

Mardi 16 septembre (1 séance)
« LA FILLE DU PUISATIER »

Mercredi 17 septembre (2 séances)
« MERLUSSE »

Vendredi 19 septembre (1 séance)
Samedi 20 septembre (1 séance)
« LE SCHPOUNTZ »

Samedi 20 septembre (1 séance)
Dimanche 21 septembre (1 séance)
« REGAIN »

Mardi 23 septembre (1 séance)
Mercredi 24 septembre (1 séance)
« MARIUS »

Mercredi 24 septembre (1 séance)
Vendredi 26 septembre (1 séance)
« FANNY »

Samedi 27 septembre (2 séances)
« CESAR »

Dimanche 28 septembre (1 séance)
Mardi 30 septembre (1 séance)
« LA FEMME DU BOULANGER »

Mercredi 1^{er} octobre (2 séances)
« ANGELE »

Attention, à part « Merlusse » (1 h 30), tous les films durent entre 2 h 15 et 2 h 30.

La ville en fête

Le cinéma Turc : efforts individuels

Une production annuelle de 200-220 films. Un public assidu. On fait beaucoup de films en Turquie et beaucoup de gens vont les voir. Est-ce assez pour proclamer que le cinéma turc se porte bien ?

Il faut tout d'abord parler du rôle de l'Etat, un rôle qui a consisté à ignorer systématiquement les problèmes d'un moyen d'expression qui est un des passe-temps favoris des turcs, puisque dans un pays où en 1966 on comptait 900 salles de cinéma et que la moyenne annuelle d'entrées par tête d'habitant était de 2,8 ; 56 % de la population âgée de 15 à 49 ans déclarait qu'elle allait régulièrement au cinéma.

Pourtant, dès la fin de 1896, on projetait des films dans les brasseries, les cafés ou les salons d'Istanbul. Mais il a fallu attendre 1908 pour que la première salle proprement dite de cinéma ouvre ses portes au public et 1916 pour que le premier long métrage soit réalisé.

Depuis, toutes sortes de gens se sont intéressés au cinéma. Hommes de théâtre qui en ont fait une chasse gardée jusqu'aux années 40, imposant un mauvais goût rarement égalé ; exploitants qui, devenus producteurs, prétendirent régner avec leurs comptes d'apothicaire ; banquiers avides de « faire de la culture », intellectuels blasés, tous ont eu leur mot à dire, sauf l'Etat.

Il n'existe toujours pas d'organisme compétent en matière de cinéma. Il n'existe aucune aide à l'industrie cinématographique. L'enseignement est pratiquement nul, la technique est bannie des quelques cours qui sont donnés.

Cependant, la censure existe. La réglementation en cours permet l'interdiction de n'importe quel film, tant les pré-

textes sont abondants. Ainsi « Les sentiers de la gloire », film américain de S. Kubrick est interdit parce qu'il « discrédite un pays ami », les Etats-Unis. Tous les ans, une vingtaine de films étrangers sont interdits par de semblables arguments. La censure s'abat aussi sur la production nationale. « La route sans fin » (D. Saglroglu, 1965) n'a été autorisé qu'après recours au Conseil d'Etat. « La vengeance des serpents » (M. Erksan, 1962) après l'intervention personnelle du Président de la République.

L'acteur et réalisateur Yilmaz Güney, accusé d'avoir aidé des « anarchistes » a été emprisonné pendant plus de deux ans avant d'être libéré. Ce cinéaste, le plus doué que la Turquie ait jamais connu, s'était déjà vu interdire, totalement ou partiellement, cinq de ses dix films, dont « Espoir ».

Et pourtant, tels Lütfi O. Akad ou Atif Yilmaz qui ont été parmi les meilleurs à maîtriser le langage cinématographique, de bons cinéastes, de bons techniciens surtout, ont réalisé depuis 50 ans un certain nombre de films dignes d'intérêt. Timidement, une tendance s'affirme. La compétition de la télévision incite les cinéastes à mieux choisir leurs sujets, à être plus inventifs, sinon créatifs. Mais l'essentiel réside dans une infrastructure non existante et dans ses prolongements culturels.

Jack SALOM,
Directeur de la Cinémathèque d'Istanbul.

Au programme :

- V. 4 juillet : « Espoir », de Yilmaz Güney (Turquie)
- M. 8 juillet : « Le nouveau-né » de Barbro Karabuda (Turquie)
- J. 10 juillet : « Le péché », film égyptien

LA MAISON DU SALON

VOUS PROPOSE un choix incomparable de SALONS tous styles

Des prix... de la qualité

38 - GIERES - Tél. 88-72-52

PRIX SPÉCIAL VACANCES



EN PROMOTION

SALON RUSTIQUE
Hêtre massif teinté noyer
finition antiquaire
recouvert cuir retourné
comprenant
1 canapé 155 large fixe
2 fauteuils assortis
les 3 pièces

6400 F.

Cet été, mettez vos yeux en vacances avec des lunettes de soleil à votre vue

VENEZ CONSULTER UN SPECIALISTE

OPTIQUE ARLEQUIN

107 ter, Galerie de l'Arlequin
GRENOBLE — tél. 09.28.35

Les Maisons de la Culture : ouvrons le dossier

Suite à notre série d'articles, nous avons reçu de M. Raoul Muriand, secrétaire général du Syndicat National des Employés Techniques et Administratifs du Spectacle (S.N.E.T.A.S.) le souhait de participer au débat.

C'est bien volontiers que nous publions son article, considérant que le débat demeure toujours ouvert.

Oui, aux Maisons de la Culture

Il n'est pas inutile de finasser. Si nous avons tenu à participer au débat ouvert dans « Rouge et Noir », c'est pour défendre les Maisons de la Culture, réhabiliter l'institution et faire le procès de l'actuelle politique culturelle de l'Etat.

Pas seulement pour ce qu'elles représentent du point de vue garantie de l'emploi des travailleurs que nous défendons, mais aussi pour ce qu'elles pourraient offrir à toute une population.

M. Biasini, Directeur du Théâtre et de l'Action Culturelle dans le Ministère André Malraux, déclarait : « Les Maisons de la Culture doivent être des lieux de rencontre entre la culture et ceux qui veulent y accéder, entre les artistes et le public et tout simplement entre les hommes eux-mêmes. Cela dans la qualité la meilleure en prescrivant la condescendance et le paternalisme ».

C'était une déclaration à laquelle il était difficile de ne pas adhérer. Et pourtant, elle ne tenait pas compte de la réalité.

Les conditions économiques, des raisons financières, psychologiques, les conditions de travail, les habitudes de plus en plus loin du Centre des villes, faisaient, dès le début, qu'un certain seuil de participation ne pourrait pas être dépassé.

Et, a-t-on fait le maximum pour atteindre au moins ce seuil ?

Nous ne le pensons pas. Même si actuellement on repose le problème de la structure des équipements, Maisons de la Culture « Cathédrale » ou « éclatée », Maisons de la Culture ou Centres légers d'Animation, c'est un faux problème : l'efficacité dépendra des orientations de politique culturelle, choisies par les responsables et des moyens mis à leur disposition. Ce qui compte essentiellement, ce n'est pas la forme des bâtiments.

Le statut des établissements (loi de 1901 sur les Associations) permettait une large représentation des associations locales. Hélas, une ou deux exceptions mises à part, les Conseils d'Administration furent

constitués par ce qu'il est d'usage d'appeler les « notables ». En furent exclus les représentants de ceux qui, justement, auraient les plus grandes difficultés pour participer à la vie des Maisons de la Culture : jeunes, vieux, travailleurs manuels.

Comment, dans ces conditions, élaborer une politique d'Action Culturelle ouverte à tout le monde ? Pour connaître les difficultés des classes laborieuses, il faut en faire partie. Et c'est en les connaissant qu'il est possible de trouver des solutions.

Sur le plan des moyens financiers, là encore on ne se dirige pas vers des solutions conformes à une large participation.

Il ne faut pas hésiter à le dire : une Maison de la Culture coûte cher, elle représente un investissement financier important. Plus le public sera choisi parmi les couches les plus pauvres, plus les conditions d'accès devront être facilitées et plus la gestion en sera difficile. Surtout si l'on ajoute le critère de la qualité des spectacles et animations. Une qualité qui ne pourra être atteinte que par des professionnels de plus en plus qualifiés et dont les rémunérations devront tenir compte de cette qualification.

Alors pour en terminer sur le plan des moyens, il ne faut pas oublier de dénoncer, nous y revenons à dessein, l'attitude du Secrétariat d'Etat à la Culture. C'est lui qui pose le problème de la grosseur des équipements, cheval de bataille qu'enfourchent certains « théoriciens de la Culture ». Mais ce qu'on oublie de dire largement c'est que, derrière, l'Etat remet en cause la règle du financement paritaire. Les Maisons de la Culture sont subventionnées moitié par les Affaires Culturelles, moitié par les Villes. Les Centres plus légers (par conséquent moins onéreux et cela tente certaines municipalités) seront subventionnés pour 1/3 seulement par l'Etat et 2/3 par les Villes. Ce qui surchargera un peu plus les finances locales. Et puis ne parle-t-on pas d'imposer aux Maisons de la Culture, dès 1975, un régime de T.V.A. différent, véritablement catastrophique. Scandale, crions-nous !

Et bien, malgré toutes ces difficultés, tous ces obstacles, et grâce au courage des professionnels, les Maisons de la Culture ont fait leur preuve. Même s'il arrive souvent que les bâtiments soient déserts en cours de journée et n'en déplaise à M. Dumur du Nouvel Observateur, les centaines de milliers de spectateurs touchés dans ou hors les murs prouvent à l'évidence que l'expérience Maisons de la Culture est loin d'être un échec.

Et puis, ne devrait-il pas y avoir aux côtés de chaque Maison, un Centre de Création ? Les Maisons de la Culture de Rennes et de Grenoble sont des Maisons vivantes car elles ont à leurs côtés, la Comédie de l'Ouest et la Comédie des Alpes. Celle de Reims a commencé à s'animer avec la venue du Théâtre Populaire de Reims. Celle de Bourges a commencé son agonie avec le départ de l'équipe de Gabriel Monnet.

Les hommes du métier savent combien il est difficile de maintenir les collaborations existantes. Et pourtant, l'Action Culturelle et le Spectacle reposent sur trois données essentielles : Création, Animation, Diffusion. Retirer un de ces éléments à une Maison de la Culture, c'est la mutiler, voire la condamner.

Disons le nettement, si c'est ce que veut l'Etat, il nous trouvera en face de lui. Décidés à nous battre pour des Maisons au service des couches les plus larges de la société, des Maisons où tout le monde devra se reconnaître, des Maisons assurant des prestations au plus haut niveau de la qualité et servies par de véritables professionnels.

Raoul MURIAND.

vous avez la parole

A propos de "Don Giovanni"



Don Juan : sans âme ?

Photo Jo Génovèse

Lorsqu'il est dans le bulletin n° 2 du Cercle d'art lyrique, sous la signature de M. André Fenouillet : « Le Centre Musical et Lyrique qui est l'organisme officiel de la ville de Grenoble doté de plus de 100 000 000 anciens de subventions, a monté jusqu'aujourd'hui peu d'ouvrages et souvent peu réussis, surtout compte tenu des moyens. Don Juan (qui aurait coûté 60 000 000 anciens !!) a été peu suivi par le public.

L'ouvrage était bien monté, mais si l'on tient compte du prix de revient, il est à déplorer.

Le rôle de Don Juan insuffisant vocalement et scéniquement et pas toujours bien joué, celui d'Otavio nettement insuffisant vocalement et scéniquement, le Commandeur insuffisant vocalement et Anna, bonne artiste, mais n'ayant pas la voix du rôle. Les autres rôles et surtout « Leporello » étaient très bons, voire excellents. L'orchestre qui avait eu 18 répétitions (!) manquait d'âme.

Laissons à M. Fenouillet la responsabilité de ses appréciations sur la qualité du spectacle : chacun sait qu'il est orfèvre en la matière ! Admettons aussi que M. Jacques Lonchamps, critique musical du « Monde » qui a fait l'éloge du spectacle n'y connaît vraiment rien !

Contentons-nous seulement de préciser quelques chiffres : les 6 représentations de Grenoble ont attiré 5 451 spectateurs (soit 79,7 % du taux de remplissage). Quant à l'orchestre, il a eu non pas 18 mais 10 répétitions, générale comprise. De plus il est faux d'écrire que Don Juan a coûté 60 000 000 d'anciens francs. Cette somme représente en fait non seulement les frais de la réalisation et des 6 représentations de l'ouvrage à Grenoble, mais aussi toutes les dépenses entraînées par les trois représentations à Angers, y compris les frais de déplacement.

Quant au financement il était en réalité assuré, certes, par la subvention du Centre Musical et Lyrique (350 000 francs) mais aussi par les recettes des représentations et la vente du spectacle à Angers. La Maison de la Culture participant également au financement sur son budget propre.

Il est toujours facile d'épater le lecteur avec de gros chiffres sans fournir d'éléments de comparaisons. 1 000 000 de francs pour une saison lyrique c'est en fait fort peu relativement à ce que consacrent d'autres villes à cette activité.

Cela représente un peu plus du centième de ce que l'Etat consacre à la régie des théâtres lyriques nationaux (RTLN : Opéra de Paris et Opéra Studio). Prétendra-t-on que ces estimables théâtres en font 100 fois plus qu'à Grenoble ?

J.M.M.

Orgue et jeu d'orgue

Relevé dans la boîte aux idées : - Monsieur, il paraît que la Maison de la Culture possède de très belles orgues. A quoi servent ces orgues ? Grenoble n'est pas riche en récital d'orgue ou orchestration comme dans certaines villes (pas forcément importantes).

Pourtant j'assiste à des concerts et je peux dire qu'il y a des gens qui sont intéressés. Peut-on savoir le silence de l'orgue, quelle en est la raison ?

Un adhérent, G. BLACHIER, Grenoble.

M. G. Blachier doit faire une confusion : soit de bâtiment (le Conservatoire de Musique possède une orgue, pas la Maison de la Culture) soit d'instrument : notre Maison a un (et même plusieurs)... jeux d'orgues, mais il s'agit alors... des pupitres de commande depuis lesquels les électriciens de scène dirigent tous les effets lumineux d'un spectacle.



TRES GRANDE DIFFUSION DE COSTUMES

PILOTAZ

manufacture de vêtements

prêt à porter
290 f 320 f 350 f 390 f

mesure industrielle

390 f 420 f 450 f 490 f

à Grenoble 68 av. Jean Perrot entrée libre

Chambéry 26 rue ste barbe / 140 rue du Margéraz

Lyon 14 quai Général Sarrail

La ville en fête - La ville en fête

L'authenticité de la musique tunisienne Aristide Padygros : du Berry en Louisiane

L'« Ensemble Instrumental et Vocal des Jeunes Musicales », dirigé par Fethi Zghonda, s'est formé en 1972 à la suite de la fondation du mouvement Jeunes Musicales en Tunisie.

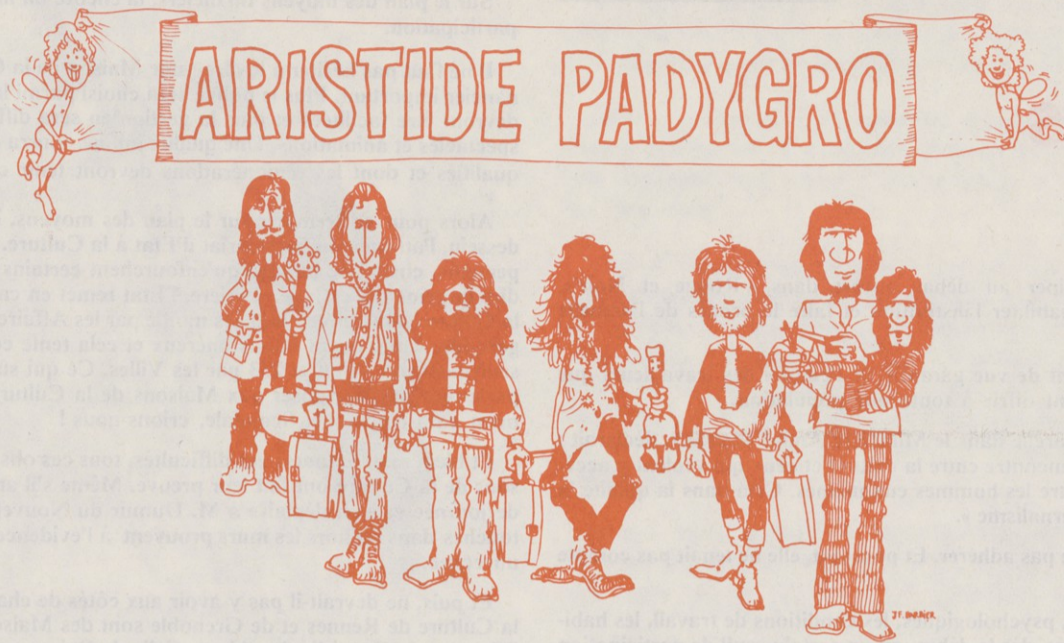
Il est composé de six jeunes musiciens professionnels, qui sont également des professeurs de musique au Conservatoire National de Musique et de Danse, et d'une petite chorale formée de quatre chanteurs et chanteuses qui interpréteront également des chansons anciennes individuelles.

Cet ensemble a donné depuis sa création une centaine d'animations et de concerts dans les lycées et les centres culturels tunisiens.

Il s'est produit également à l'étranger, notamment au Maroc où il a remporté un vif succès ; et ne cesse de contribuer à la diffusion et la revalorisation du patrimoine musical arabe et tunisien.

Son répertoire, aussi grand que varié, est constitué de pièces instrumentales et vocales d'origine andalouse, arabe, moyen-orientale, turque, et de plusieurs chants traditionnels et folkloriques tunisiens, solos et improvisations sur différents instruments, etc.

Ce répertoire permet de découvrir une multitude de rythmes et de modes qui reflètent la richesse et l'authenticité de la musique arabe tunisienne.



Ce n'est pas un spectacle, mais une fête que nous propose Aristide Padygros. Leur soirée vous détendra, vous fera rire et c'est avec plaisir que vous reprendrez en cœur les refrains qui ont fait chanter tous les pays du monde.

Malgré la décontraction, la bonhomie, l'ensemble présente une grande valeur musicale et vocale. Tout semble improvisé, vous aurez l'impression qu'ils ne font la soirée que sur vous, mais en fait tout ceci est le résultat d'un travail acharné pour que la technique soit parfaitement assimilée, ce qui permet de se consacrer à l'interprétation et au contact avec le public.

Tour à tour, drôle, féroce et sentimental, leur répertoire est extensible et si l'ambiance est bonne, la soirée peut se prolonger très avant dans la nuit.

Le répertoire d'Aristide Padygros passe par l'interprétation de chants et musique traditionnelle d'expression française : de la Louisiane à la Bretagne, du Canada au Berry. Bref, une musique bien de chez nous. Mais il passe surtout par l'humour et la dérision. Alors on ne se lasse pas d'entendre ce groupe en verve qui ne craint pas de faire danser les foules.

Depuis que Roger Mason et Stève Warring font de la musique folk très sérieuse, il fallait bien que des musiciens comme eux redonnent au concert son air de fête. Sans quoi, le folk risque bien de perdre tout son sens.

CINEMA

Voir programme des films turcs et égyptien ainsi qu'un article « Le cinéma turc : efforts individuels », en page 4.

Soixante jeunes pour un cirque

Soixante joyeux lurons de 13 à 18 ans s'entraînent fermement pour le mois de juillet.

Ils aiment le rire, le risque, la danse, la musique, les couleurs, ce qui fait rêver, rire, aimer, trembler.

Ils n'aiment pas les conventions, les détours, les gens sérieux, le savoir.

Clowns, fildeféristes, musiciens, acrobates, jongleurs de feu... c'est le cirque, c'est la fête, avec l'aide de spécialistes et d'animatrices, sur le quartier de Villeneuve Grenoble.

Trois représentations à la Villeneuve, une au Jardin de Ville pour la ville en fête puis une tournée en Ardèche de quinze jours.

Des talents se découvrent...



Photo X

Une chronique du peuple français par ses chansons

... j'invite les accusateurs de morosité à aller se divertir au spectacle : « Histoire de chanter... ». Il est impossible, en effet, de ne pas en éprouver le charme et la vivacité comique.

... la verve d'un jeu dramatique plein d'inventions, de gags poétiques. Un jeu dont les partenaires s'engagent comme mimes, chanteurs, comédiens dans tous les styles et dans tous les tons...

Pas une faille. Et d'un bout à l'autre, des vilains de la misère, révoltes, jusqu'à l'époque contemporaine où la chanson est devenue un trafic, résonne la vraie voix populaire, celle qui exprime les réalités profondes de la vie quotidienne.

Il y a dans tout le spectacle une saveur qui ne trompe pas. Elle vient du peuple naïf et jamais dupe pourtant, qui n'est pas



Photo X

corvéable à merci, et qui sait mettre sa poésie spontanée au service du chant satirique, des chants de la révolte et de l'espoir. Douceur, violence, douleur, conscience de la force de l'unité, Bruno Carlucci et ses compagnons ont mis leur art de gens de théâtre au service de ces sentiments. Ils nous font partager leur joie à chanter l'histoire. Allez voir et entendre : « Histoire de chanter ».

Jean-Jacques LERRANT.

Le concert de l'Ensemble Instrumental de Grenoble

VIVALDI, Concerto Grosso

MOZART, Divertimento fa majeur K. 138

ROUSSEL, Sinfonietta

RESPIGHI, 3^e suite de danses

ROUGE et NOIR abonnement

Le prix de l'abonnement annuel est de 6 F. Ecrire à « Rouge et Noir », B.P. 507, 38020 Grenoble-Cédex.

Directrice de la Publication : Catherine TASCIA - Rédacteur en chef : Claude ESPERANDIEU - Rédaction : Philippe de BOISSY, Claude ESPERANDIEU, André GIRAUD, Paule JUILLARD, Guillaume KERGOURLAY, Jacques LAEMLE, Jean-Marie MOREL, Alain THOMAS.

Tirage : 18000 exemplaires. — Réalisation, mise en page : Maurice GUENIN Maison de la Culture, 4, rue Paul-Claudel, 38100 Grenoble. Nouveau numéro de téléphone : 25-05-45. Prix : 0,80 F - Publicité : SERES, 4, rue Nestor-Cornier, Grenoble. T. 44-24-37

Le programme de juillet

- Mardi 1^{er}, à 21 h, place Saint-André
Cinéma (C.C.C.) « Vie privée »
- Mercredi 2, à 21 h, Agier
« Histoire de chanter »,
par le Théâtre de la Satire
- Jeudi 3, à 21 h, Agier
Soirée Flamenco (sous réserve)
- Vendredi 4, à 21 h, place Saint-André
Cinéma (M.C.), « Espoir »
- Samedi 5, à 16 h, Jardin de Ville
Groupe Jeunes Villeneuve
à 21 h, Agier, Jeunes Musicales Tunisiennes
- Mardi 8, à 21 h, place Saint-André
Cinéma (M.C.), « Le nouveau-né »
- Mercredi 9, à 21 h, Agier
Ensemble Instrumental de Grenoble
- Jeudi 10, à 21 h, Agier
Cinéma (M.C.), « Le péché »
- Vendredi 11, à 21 h, Kiosque du Jardin de Ville
Pop Music (MASAL)
- Samedi 12, à 21 h, Agier
« Les mille et une nuits », par le T.P.M.
- Dimanche 13, à 16 h, place Saint-André
Folk (PADYGROS)
à 21 h, place Saint-André, Bal